

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Écrire et lire au Québec : pas toujours facile

Le Poids des politiques : livres lecture et littérature, sous la direction de Maurice Lemire, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, 191 p

Régis Normandeau

Numéro 50, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Normandeau, R. (1988). Compte rendu de [Écrire et lire au Québec : pas toujours facile / *Le Poids des politiques : livres lecture et littérature*, sous la direction de Maurice Lemire, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, 191 p]. *Lettres québécoises*, (50), 68–69.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

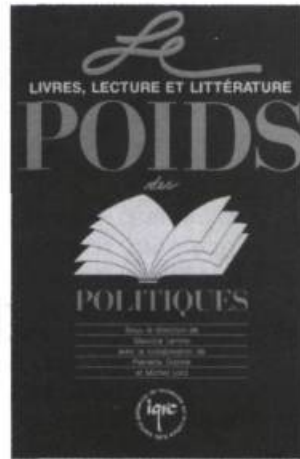
article important intitulé «Une relecture de *La Scouine*». Il y a peut-être encore un ou deux critiques qui ont de l'estime pour Laberge. Mais il y en a tellement qui ont dit du mal de *La Scouine*, le seul roman de Laberge, qui ont dit que c'était mal organisé, mal ficelé, que ce n'était qu'une succession de faits divers, qu'il fait bon enfin entendre une voix qui parle de haut et qui vient nous dire que tout cela n'est pas vrai, que Laberge savait ce qu'il faisait quand il écrivait son roman même s'il a mis dix-huit ans à le faire, qu'il y a dans *La Scouine* une structure voulue, bien pensée, une architecture enfin qu'on a refusé de voir. J'enseigne *La Scouine* depuis longtemps. Ma première lecture m'avait convaincu qu'il s'agissait d'une œuvre littéraire unique. Toutes mes relectures n'ont fait que confirmer mes premières impressions. Chaque fois, je découvrais des choses que je n'avais pas vues dans les lectures antérieures. Comme les classiques, c'est un roman qu'on ne finit plus d'explorer. Mais je souffrais quand même de toutes ces critiques négatives à l'endroit de ce roman, critiques négatives ou tout au moins tièdes qui acceptaient de dire que les nouvelles de Laberge étaient intéressantes mais que son roman était affreux. Jean-Pierre Boucher qui sous-titre son étude «L'Architexture du cercle» montre, on ne peut plus clairement, que tout est ordonné en fonction d'un tout, que les faits et gestes du quotidien banal sont consignés de façon à se rejoindre de chapitre en chapitre. Il ose même dire que les chapitres qui ont été composés après la publication du livre renvoient en fait à des idées et des actions qui sont consignés dans le roman lui-même. Qui croyait qu'il s'agissait d'ajouts qui n'apportaient rien au livre? Presque tout le monde. Presque toute la critique littéraire d'ici. Est-ce que je me trompe? Je voudrais bien me tromper. Si je me trompe vraiment, qu'on m'écrive et qu'on me le dise. Jean-Pierre Boucher va à l'encontre de presque tout le monde. Quel bienfait! Albert Laberge méritait cela depuis longtemps.

Vous trouverez aussi dans ce numéro des comptes rendus critiques d'œuvres critiques importantes et une bibliographie de plus de 150 pages sur la critique littéraire dans les revues de 1984.

En terminant, je dis que vive longtemps cette *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*. □

Adrien Thériot

ÉCRIRE ET LIRE AU QUÉBEC : PAS TOUJOURS FACILE...



Le Poids des politiques : livres lecture et littérature, sous la direction de Maurice Lemire, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, 191 p.

Il y a longtemps qu'on sait qu'au Québec la culture ne peut vivre sans le support de l'État; il y a longtemps, aussi, qu'on sait que la littérature ne fait pas exception à la règle. Le but de ce collectif est justement de «mesurer le poids des politiques sur le livre, la lecture et la littérature» (quatrième de couverture). Dans la présentation, Maurice Lemire pose la question en ces termes : «quels effets secondaires l'intervention de l'État provoque-t-elle en plus de stimuler la culture dans un champ précis?»

Dans la première partie, «Le domaine politique», l'article de Gilbert Gagnon, «La Politique des bibliothèques publiques et de la lecture au Québec (1960-1985)», dresse un bilan du rôle gouvernemental dans l'extension du réseau des bibliothèques publiques et dans l'élaboration d'un programme de promotion de la lecture. On apprend ainsi, tableaux et graphiques à l'appui, que le Québec a fait d'énormes progrès depuis vingt-cinq ans concernant l'accessibilité au livre, mais qu'il a encore du chemin à parcourir, notamment par rapport à l'Ontario, l'éternel point de comparaison. S'ajoute maintenant une contrainte supplémentaire : la redéfinition du rôle de l'État durant la décennie 1980 entraîne des coupures budgétaires qui ne

feront que retarder le rattrapage du Québec en cette matière.

Mais dans toute cette question, quelle est la place relative occupée par le livre québécois? L'article de Pierrette Dionne, «La Littérature québécoise comme pratique de lecture de loisir. Enquêtes sur les lieux : librairies et bibliothèques», qui ouvre la deuxième partie intitulée «le domaine du quantifiable», essaye de répondre à cette question. Il fait état d'une enquête menée à l'aide d'un questionnaire auprès d'un groupe sélectionné de bibliothèques et de librairies sur la diffusion comparée des livres québécois, français et en traduction. Il ressort, d'après la compilation des résultats, que le livre québécois, tant en librairie qu'en bibliothèque, fait bonne figure. Mais — l'auteure insiste là-dessus — à cause de données lacunaires, le corpus a dû être quelque peu réduit et certains éléments écartés. Il faut donc interpréter les résultats avec prudence. Cette fragilité des conclusions est d'ailleurs mise en relief par l'importance accordée à la méthodologie du sondage qui occupe une — trop? — grande partie de l'article.

Dans le texte suivant, Gilles Pellerin traite de «L'Incidence de la Loi de l'agrément sur les librairies québécoises». Une librairie agréée est «seule admise à transiger avec les institutions publiques» (p. 87). L'auteur met en évidence les disparités régionales auxquelles ont à faire certaines librairies : bassin de population trop faible et coûts élevés de transport. Il dénonce aussi de grandes lacunes dans l'application de la loi.

Joseph Melançon, avec «L'Enseignement littéraire et ses effets de marché», donne le texte le moins «mathématique» de cette partie, le moins aride, même si la section sur l'explication française aurait pu occuper moins de place. Melançon montre bien comment les maisons d'édition ont, surtout depuis la décennie 1960, facilité l'accès à la littérature pour les étudiants par la multiplication des collections de poche. La mon-

tée du nationalisme québécois a aussi favorisé l'inscription des œuvres d'ici dans les programmes d'études littéraires, autant dans les cégeps que dans les universités.

Avec les textes qui suivent, qui forment la partie «Le Domaine de l'opinion», nous prenons contact avec les premiers intéressés par la littérature : les créateurs. Le texte de Michel Lord, «L'Écrivain et l'État : les paradoxes d'un mariage de raison(s)», laisse parler les écrivains sur leurs relations avec l'État. Ceux-ci dénoncent le peu d'importance accordée à la culture en général et à la littérature en particulier par la classe politique québécoise. Certains parlent de disparités dans l'attribution des bourses; d'autres considèrent les montants comme des cataplasmes. Cet article est, sans contredit, le plus intéressant du recueil. M. Lord est un collaborateur qui prête sa plume (?) à ceux sans qui toutes ces discussions ne seraient pas : les écrivains.

De son côté, Vincent Nadeau, avec «Best-sellers. Quel glamour?», pose avec

efficacité la question du best-seller au Québec et le situe par rapport à ses homologues américains et français.

Le livre se termine avec cinq courts articles par autant de directeurs de revues culturelles. Les cinq convergent sur un point : la pluralité des revues littéraires est un atout pour le milieu. Bernard André (*Voix & Images*) fait remarquer que les «paliers de gouvernements pénalisent le secteur des sciences humaines en réduisant progressivement le nombre et la matière des publications subventionnées, sous prétexte qu'elles recouvrent le même territoire, se recoupent ou encore mobilisent les mêmes agents dans des appareils différents» (p. 162). Laurent Mailhot (*Études françaises*) parle de réalisme : «[...] ne rêvons pas d'expansion pour le moment, mais seulement de consolidation» (p. 168). Pour Louise Milot, «[...] dans le champ littéraire au sens large, plus les revues seront nombreuses, moins il sera nécessaire de les subventionner» (p. 170). Pour Pierre Ouellet (*Protée*), les revues savantes doivent être subventionnées en tant que

lieu de recherche : «Les revues universitaires sont des lieux non seulement de diffusion mais aussi de production du savoir» (p. 173). Enfin, Gilles Pellerin (*Nuit blanche*) dit avec justesse : «Certaines cultures ont compris qu'elles étaient elles-mêmes ce qu'elles avaient de mieux à offrir; elles ont confié à leurs gouvernements la responsabilité de soutenir l'expression culturelle sous toutes ses formes» (p. 180). Est-ce que le gouvernement québécois remplit sa mission de soutien de la culture?

En somme, ce recueil couvre tous les aspects du littéraire, des bibliothèques publiques aux revues universitaires. Peut-être certains textes de la deuxième partie auraient-ils gagné à être quelque peu raccourcis? De toute façon, c'est la troisième partie qui est la plus intéressante : elle donne la parole aux premières personnes concernées, ceux qui connaissent vraiment les contraintes liées aux pratiques d'écriture. □

Régis Normandeau

Au-delà des solitudes

Comparaison et raison de Clément Moisan, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, 180 p. 16,50\$.

Malgré une certaine ouverture d'un côté comme de l'autre des «deux solitudes», surtout depuis 1980, le titre du célèbre roman canadien-anglais de Hugh MacLennan demeure le leitmotiv des études comparées des littératures canadienne et québécoise. De telles études se justifient-elles en l'absence d'un véritable dialogue culturel? À quoi bon les poursuivre? Comment concevoir la démarche comparatiste? Voici quelques-unes des questions qui préoccupent Clément Moisan dans ce recueil d'essais sur l'histoire et l'institution des littératures canadienne et québécoise.

Les quatorze essais retenus, publiés d'abord entre 1968 et 1984, sont regroupés plus ou moins par ordre chronologique, sous quatre grandes rubriques. La première, intitulée «L'Espace logique de la comparaison», réunit des articles datant de la période 1968-1972. L'étude comparée des littératures québécoise et canadienne étant alors en

core à ses débuts, les objectifs principaux de Clément Moisan consistent surtout à saisir les raisons historiques de cette lacune et à définir le contexte et la nomenclature d'une comparaison possible. Deux textes offrent déjà une tentative de comparaison partant des grandes orientations du roman et de la poésie, perspective qui présage l'importance que l'auteur accordera plus tard à la comparaison de facteurs institutionnels. Vient ensuite une pause dans ses réflexions, la deuxième rubrique réunissant des études publiées entre 1977 et 1984 sur la littérature québécoise, son affirmation, sa réception et ses rapports avec la question de l'indépendance. La conception du fonctionnement de l'institution littéraire précisée, l'auteur retourne dans les deux derniers groupes d'essais aux études comparées. Sous la rubrique «L'Espace dialogique de la comparaison», sont présentées trois tentatives différentes mais complémentaires de définir une méthodologie comparatiste, l'écriture de l'institution constituant en quelque sorte, en l'absence d'un dialogue véritable, le facteur commun nécessaire à toute comparai-

son. Témoignant d'une pensée encore en mouvement, les trois derniers essais du recueil, portant sur les littératures québécoise et française, et regroupés sous le titre «Pouvoir de l'institution et/ou Pouvoir des mots», interrogent les limites, l'envers pour ainsi dire, de la notion d'institution littéraire.

Un des plus importants théoriciens de la littérature comparée au Québec et au Canada, Clément Moisan offre ici son troisième volume dans le domaine. Regroupés de façon à faire ressortir le cheminement personnel d'une réflexion professionnelle, les essais de ce recueil offrent une réponse positive aux questions du comparatiste, à l'instar de son titre, allusion volontairement provocatrice à l'ouvrage bien connu de René Étienne, *Comparaison n'est pas raison*. □

Agnès Whitfield

